



Elle se laissa aller sur un fauteuil, en sanglotant. (Page 678.)

— Je ne vous contredirai pas là-dessus, mon cher Aramis, c'est lui qui m'a fait lieutenant.

— Ma première opinion avait été tout entière pour le cardinal : je m'étais dit qu'un ministre n'est jamais aimé, mais qu'avec le génie qu'on accorde à celui-ci il finirait par triompher de ses ennemis et se faire craindre, ce qui, selon moi, vaut peut-être mieux encore que de se faire aimer.

— La suite au prochain numéro. —

RICHE ET PAUVRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(Suite.)

VIII

Antoine était plus heureux au barreau que dans ses amours. Maître Pillet avait continué à lui fournir des affaires, et sa réputation, comme avocat, commençait à s'établir. Plusieurs fois, déjà, il avait été choisi par des prévénus, et avait plaidé en cour d'assises de manière à se faire remarquer.

En toute carrière, il est une certaine montée à gravir, passé laquelle la route s'ouvre facile, et Antoine sentait qu'il touchait au beau chemin. Cette persuasion lui donnait du courage et en même temps plus d'audace, car rien n'enhardit comme la prospérité. Il semble alors que vous vous sentiez le protégé de Dieu, et que votre bonheur vous honore. Larry, naguère si farouche, cessa donc de fuir ses anciens compagnons d'étude, et ceux-ci, qui s'aperçurent de ce changement au moment même où sa réputation naissante réveillait, par orgueil,

leur amitié, s'empressèrent de renouer avec lui, car rien ne facilite les relations comme une première réussite. L'homme qui s'élève, de quelque manière que ce soit, voit aussitôt accourir une foule d'amis oubliés : espèce de valets de la gloire, qui semblent avoir pour unique emploi de déployer le marchepied à ceux qui montent dans le char de la fortune.

Arthur sut un des premiers profiter du changement d'humeur de Larry, pour reprendre avec lui ses relations interrompues. Celui-ci se prêta d'autant plus volontiers à ce rapprochement, qu'il sentait alors qu'il avait eu des torts envers la famille Boissard. Il recommença donc à la fréquenter, et apprivoisa son humeur jusqu'à se présenter à quelques-unes des fêtes qui furent données par la mère d'Arthur.

Depuis qu'il aimait, Larry n'éprouvait plus près des femmes le même embarras ni les mêmes frissons qu'autrefois. Confondu dans la foule en observateur indifférent, il n'y cherchait qu'une distraction pour son esprit, et non une occupation pour son cœur. Ainsi désintéressé du monde, il s'y montra heureux, c'est-à-dire aimable, et y obtint des succès, précisément parce qu'il ne les cherchait plus. Sa position au barreau s'en ressentit. Les magistrats qui l'avaient rencontré dans les fêtes, ou avaient entendu parler de son caractère avec avantage, lui témoignèrent plus de considération. On ne parla plus de lui que pour faire son éloge, et quelques causes lui vinrent même sans l'intermédiaire de M. Pillet.

Celui-ci avait suivi avec une attention inquiète les progrès de son jeune protégé. Le changement qui s'était opéré en lui l'avait d'abord étonné ; mais il en avait bien vite deviné la cause, et cette découverte l'avait jeté dans une grande perplexité. Il comprenait que, dans une âme comme celle d'Antoine, l'amour devait devenir la plus puissante excitation, et que, si le jeune avocat avait manqué de patience et de courage lorsqu'il avait cherché le succès pour le succès même, il n'en serait plus ainsi, maintenant qu'il voyait un but prochain, dé-

siré, et qu'il ne marchait plus seul dans la vie. Or, ceci dérangeait tous les projets du vieil avocat ; car le lecteur a déjà compris, sans doute, que les avances faites par lui à son jeune confrère, n'étaient pas désintéressées, et qu'il avait son plan, en protégeant ainsi un jeune homme habile, mais inconnu.

Né, comme Antoine, de parents pauvres, M. Pillet avait passé ses premières années dans l'étude d'un avoué de Toulouse, où il avait été employé d'abord comme *courantin*, puis comme copiste, puis comme clerc. Doué d'un esprit subtil, et placé dans le sanctuaire de la chicane, il n'avait pas tardé à se mettre au fait de tous les mystères de la redoutable divinité, et à connaître tous ces couloirs obscurs et infrequents de la loi, à travers lesquels on peut égarer à la fois juges et clients.

L'idée lui vint de mettre à profit ses connaissances acquises, et de s'établir aussi grugeur d'huîtres et distributeur d'écaillés. En conséquence, il se fit recevoir avocat, et commença à exercer pour son propre compte ; mais, malgré son activité et son incontestable habileté, il obtint peu de succès. Privé du talent de la parole qui peut seul, quelquefois, grâce à son éclat, improviser une réputation, maître Pillet demeura sans clients. Cet échec déconcerta d'autant plus le jeune praticien, qu'il ne pouvait attendre longuement une réussite qu'il avait espérée prompte et certaine. La nécessité le pressait : il avisa donc aux moyens de se tirer d'embarras à quelque prix que ce fût. Il chercha autour de lui, frappa à toutes les portes, et enfin, ne trouvant pas mieux, se mit aux gages d'un juif décrié, acheteur de procès, vendeur d'hommes, et déjà condamné pour plusieurs friponneries.

Cette détermination lui fut fatale. On pardonne difficilement une action équivoque à celui qui n'a, pour la défendre, ni une réputation faite, ni une fortune acquise. Le résultat de ce pacte fut de perdre maître Pillet dans l'opinion publique. Ses confrères cessèrent de le voir, comme un homme qui déconsidérerait le bar-